

leur faction ; chacun se plaça au pied d'un arbre pour se garantir contre la pluie qui ne diminuait pas, et attendit en silence. La nuit fut assez belle néanmoins ; car vers minuit, les nuages se dissipèrent et la lune brilla alors à travers le feuillage mollement secoué par une légère brise du midi. Le beau temps ranima leur courage, mais aussi il leur apporta un doux sommeil vers les trois ou quatre heures du matin. C'était la première fois que depuis leur départ, ils prenaient un peu de repos : satisfaction bien méritée il est vrai, mais elle arrivait à une époque bien critique. On voulait saisir un gibier qui toujours veille, et lorsqu'elles étaient sur le point de l'attrapper, les sentinelles dormaient. Cessons nos reproches ; les forces de ces jeunes gens sont complètement épuisées par les marches et les veilles. Quelques minutes de sommeil ne feront pas de mal.

Pendant, les heures s'écoulaient rapidement, et personne ne se présente à la rencontre des zouaves. Il est un adage populaire qui dit : " Vous ne perdrez rien pour attendre ;" or, c'est ce que firent les chasseurs de brigands. Ils attendirent jusqu'à 7 heures, toujours sommeillant légèrement, un œil fermé et l'autre ouvert, et assis au pied des arbres avec leurs carabines sur les genoux. Enfin, les espérances vont être comblées. Voilà que tout à coup une détonation se fait entendre. Aussi prompts que l'éclair, les zouaves se lèvent et épaulent leurs carabines. " Qu'y a-t-il, crie-t-on de toutes parts ? " " Cinq brigands, répond un gendarme ; les voilà à dix pas de nous. Le chef est à cheval ; faisons feu." Un zouave qui se trouvait à dix-huit pieds environ du chef, ajuste ce dernier et tire la détente, mais le fusil rate. De son côté, le brigand met le zouave en joue et fait feu ; mais le coup ne part pas non plus. Marchand, c'était son nom, fait une volte-face et se cache derrière un arbre pour armer de nouveau. Le chef épaula une autre carabine (les brigands en ont presque toujours deux), mais au moment où il pressait la détente, une balle lancée par un caporal connu sous le nom de *Petit Jean*, vient l'atteindre au cœur et le renverse à terre baigné dans son sang. Au même instant, deux autres brigands succombent sous une grêle de balles.

Un quatrième est encore blessé par *Petit Jean*, mais il trouve son salut dans la fuite. Le cinquième était disparu au commencement de l'attaque. Inutile de dire que les zouaves étaient contents du résultat de leur chasse. Si tous les jours nous pouvions obtenir un semblable succès, nous ne compterions pour rien les déboires que nous avons à endurer. Deux zouaves canadiens faisaient partie de cette expédition.

Lorsque nos camarades furent de retour à Velletri avec le gibier qu'ils avaient tué, nous primes les cadavres des trois brigands et nous les exposâmes sur la plus grande place publique de la ville, afin de jeter la terreur dans le cœur de la population ; car les brigands ont des affiliés dans toutes les villes, et à Velletri plus qu'ailleurs. Un seul fait peut prouver la vérité de cette dernière proposition. Quelques jours avant la bataille de Mentana, onze cents hommes sont sortis de cette ville pour aller s'enrôler sous l'étendard de Garibaldi.

Cette exposition humaine a eu les plus beaux résultats ; car depuis cette époque, nous n'avons plus entendu parler de vols, de pillages, de meurtres, etc.

Le 18-juillet, nous avons assisté à un bien triste spectacle : deux brigands qui étaient retenus prisonniers à Velletri furent fusillés à quelques arpents de la ville. Ils méritaient ce terrible châtement ; car l'histoire de leur vie fait horreur. Le plus âgé des deux a poussé le crime jusqu'à ses dernières limites ; il a eu la barbarie même de massacrer celle qui lui avait donné le jour ; et puis dire que ces deux monstres ont attendu jusqu'à la dernière minute pour se convertir ! C'est horrible.

Quand on met un soldat à mort pour désertion en temps de guerre ou pour autre délit grave, on le fusille debout et en pleine poitrine pour lui donner une dernière marque d'honneur et faire entendre qu'on le considère comme appartenant à la société humaine ; mais les brigands n'ont point cette faveur ; on les met à genoux et le dos tourné à l'escouade chargé de faire feu sur eux ; ce ne sont plus des hommes, mais bien de véritables démons.

(à continuer.)

Etablie

en 1852.



LORGE & CIE.
CHAPELIERS PARISIENS, en GROS et en DETAIL
21 rue St. Laurent, Montréal

Toujours en mains un assortiment complet de Casques en fourrures, Pelleteries dans les derniers goûts, etc.